

# Le don du pauvre

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **26 (1958)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570652>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Luc, Luc chéri, je t'aime, répétais-je à voix basse.

Il blottit sa tête tout contre ma poitrine.

— Moi aussi, murmura-t-il.

La nuit tombait. Je ne me levai ni pour faire de la lumière ni pour préparer le repas. Ne vivais-je pas un conte de fées ?

Nous restâmes ainsi des heures, presque sans remuer. Le temps n'avait plus d'importance. Luc, seul, comptait maintenant. Parfois, il redressait la tête et m'offrait ses lèvres. J'y goûtais avec une émotion grandissante.

Le jour commençait à poindre lorsque je connus la joie la plus fraîche de mon existence...

## Le don du pauvre

*par R. Gérard*

Fynim marchait sur la route d'Ispahan. Le ciel était d'or laminé et les prairies émaillées de fleurs évoquaient par leur dessin parfait et la fraîcheur de leurs teintes les plus riches tapis des palais de Kirman.

Les collines allongeaient voluptueusement leurs courbes couleur de chair, la lumière tremblait sur leurs flancs et le chemin semblait monter entre deux seins ou descendre au plis d'une hanche. Le parfum des jasmins se laissait porter mollement.

Fynim allait vers Ispahan accompagné par la chanson de son cœur. Malgré ses vêtements déchirés et ses pieds nus dans la poussière, il avait l'allure d'un prince, car la joie mettait des diamants dans ses yeux et des perles dans son sourire.

Un haut mur bordait la route. Les branches gigantesques des cèdres qu'il enfermait s'étendaient au dessus de lui, et Fynim les remercia pour la caresse de leur ombre. Son bonheur se plut à imaginer un bonheur fraternel enclos en ce domaine et la chanson de son cœur s'élança entre les branches. Tout était joie sous le soleil.

Fynim arriva devant la haute grille entrelacée de feuilles d'or. Elle était ouverte et un homme se tenait sur le seuil. Ses vêtements étaient richement brodés et l'aigrette de son turban caressa la route lorsqu'il s'inclina devant Fynim.

«Est-ce moi que vous saluez, Seigneur ? Je ne suis qu'un vagabond, et ma tenue ne peut tromper.»

«Je te salue, vagabond, ou nom de mon maître, le très puissant Aziz-Kédroum-Khan. Il séjourne en ce domaine et, du haut de ses terrasses, t'a vu de loin sur le chemin et a entendu la chanson de ton cœur. Il m'a ordonné de venir te saluer et te prie d'accepter son hospitalité».

L'innocence de Fynim ne s'étonna pas. En lui tout était amour et simplicité. Il suivit le messager et la grille enlacée d'or se referma derrière lui.

Ils gravirent les terrasses par des escaliers de marbre au long desquels l'eau chantait. Les plus beaux rosiers d'Ispahan multipliaient leurs couleurs et leurs parfums sous l'ombrage léger des orangers et des eucalyptus.

«Ah! que le maître de ce domaine doit être heureux!», songea Fynim à haute voix.

«Ne crois pas cela, vagabond. Mon très puissant seigneur se meurt d'ennui parmi ses richesses innombrables. Rien ne le distrait et nul ne peut rien pour lui. Ni princesse ni courtisane, ni les bouffons ni les poètes ne font fleurir le sourire sur ses lèvres ou briller la vie dans ses yeux. S'il te fait venir près de lui, c'est peut-être que la chanson de ton cœur a éveillé le vain espoir d'une distraction nouvelle. Mais tu vas le voir, ne sois pas surpris de son aspect».

Sur la plus haute terrasse, un palais de marbre et de verre s'élevait contre le ciel d'or. Devant lui, un grand bassin contenait des jets d'eau. L'air en était rafraîchi et embaumé par le parfum des roses qui couvraient la colline. Très bas, sous les pieds de Fynim le sommet des grands cèdres cachait le mur de clôture, la grille d'entrée et la route d'Ispahan.

Sur un lit de repos près du bassin, un jeune homme était étendu. Il était beau et charmant, mais la tristesse lassait son visage et de riches soiries chargeaient son corps. Trois esclaves berçaient des palmes au dessus de son front. Il fit un signe et le messenger disparut.

Fynim s'était mis à genoux et il inclina sa tête sur ses mains jointes.

«Approche, ordonna Aziz-Kédroum-Khan, quel est ton nom?».

«Je me nomme Fynim, Seigneur, et je vais au long des routes pour la joie de découvrir le monde».

«Quelle joie est-ce là ? Je te vois pauvre, couvert de poussière et de haillons. Je n'ai pas de joie, et pourtant je n'envie pas la tienne s'il faut cette fatigue et ce dénuement pour l'acquérir».

«Cela est vrai, Seigneur. Tu n'aurais pas de joie à mener cette vie, car il faut avoir déjà la joie pour pouvoir la mener. Mais pourquoi n'es-tu pas heureux des merveilles de ton domaine?».

«J'ai dix domaines aussi beaux que celui-ci. Je vais de l'un à l'autre et ne me plais en aucun d'eux. Car, ni ici, ni ailleurs, je ne trouve ce que je cherche et dont je ne sais pas le nom. J'ai épuisé les plaisirs de la richesse, de l'étude et de la volupté, j'ai tenté ceux de la gloire, de la prière et même de la pauvreté. Au bout de tout cela, j'ai retrouvé l'ennui. Dis-moi, toi dont le cœur chante la joie, quel est le nom de ce que tu possèdes et que je n'ai pas».

«Je te dirai ce nom plus tard, cher Seigneur, car tu ne m'entendrais pas si je le prononçais maintenant».

«Est-ce un jeu que tu me proposes, voyageur ? Ou veux-tu me bercer de promesses ? Je te préviens qu'aucun jeu ne m'amuse, les bouffons et les érudits y ont perdu leur gloire. Mais dis-moi ton secret et, si tu obtiens un sourire de moi, il te sera payé une fortune».

«Daigne seulement répondre à cette question : parmi tous les plaisirs dont tu es las, as-tu essayé celui de donner?».

«Donner ? Quelle étrange idée ! Mes esclaves et les paysans de mes terres ne manquent de rien, les poètes vantent toujours ma générosité. Pourtant, je devine que tu parles d'autre chose. Donner ? Oui. Cette idée te précédait de peu sur la route et, lorsque j'ai voulu te faire venir près de moi mon désir était justement celui de donner, non de façon impersonnelle, mais de redécouvrir sur un être choisi en raison même de sa pauvreté, les plaisirs que peut donner ma richesse. Fynim, donne-moi le plaisir de donner!».

«Je t'avais prévenu que tu ne m'entendrais pas, Seigneur. Ce n'est

pas par ce moyen que tu trouveras la joie. Pourtant, je ne veux pas t'en refuser l'expérience, elle te mènera peut-être à la compréhension de ce mot que je ne peux déjà te dire. Donne-moi donc, Seigneur, fais-moi découvrir ces plaisirs dont tu es lassé, mais je te prévient que j'en suis méfiant avant de les connaître et je te prie de me laisser choisir seulement ceux qui me tentent».

Le puissant seigneur Aziz-Kédroum-Khan se souleva sur ses coussins. L'intérêt sembla animer son regard.

«Soit! Tu es désormais mon ami et mon hôte, Fynim. Tu choisiras ceux de mes plaisirs que tu veux partager avec moi. Mais, d'abord, ne souhaites-tu pas quitter ces pauvres habits et laver sur toi la poussière des routes? Tu choisiras ensuite le vêtement et les parures qui conviennent à mon invité».

Sur un signe de lui, des serviteurs parurent qui dépouillèrent Fynim de ses loques. Puis, nu, il plongea dans le bassin aux eaux transparentes et se complut longuement à s'ébrouer sous la fraîcheur des jets d'eau. Ses jeux mirent le reflet d'un sourire dans les yeux du seigneur. Sorti du bain, il accepta qu'on l'épongeât, mais refusa qu'on l'oignit d'essences parfumées. «Les senteurs de l'air me suffisent» dit-il.

Parmi les nombreux habits que d'autres esclaves vinrent lui présenter à genoux, il choisit une simple toile de lin immaculée qu'il ceignit lui-même autour de ses reins. Puis il se présenta au pied du lit de repos d'où Aziz-Kédroum-Khan avait suivi ses gestes.

«Où as-tu appris la science de te parer? Ce tissus blanc sur ta peau brune te sied mieux que les damas brodés dont j'alourdis mon corps. Fynim, tu es jeune et beau. J'ai éprouvé pour toi en te voyant nu un désir que je croyais depuis longtemps éteint».

«Tu es plus beau que moi, Seigneur, et aussi jeune. Si j'accomplis le miracle de te rendre la joie, l'éclat de ta beauté sera plus ravissant que ton plus riche trésor».

«Ton corps a éveillé mon désir, Fynim, mais je ne te demanderai rien. Malgré ma folie, je suis assez sage pour savoir que te toucher détruirait mon désir. Mais je veux te parer de mes mains. Qu'on apporte mes coffres! Fynim, de ces bijoux, lesquels plairaient à ton cou, à tes bras, à tes mains?».

«Doux Seigneur, puisque la bonté me permet de choisir, sache que je ne désire qu'un seul joyau, s'il existe. Mais pardonneras-tu ma témérité? Je désire le joyau qu'il te coûtera quelque chose de me donner».

Aziz-Kédroum-Khan hésita un instant, puis, brusquement, il tira un anneau de son doigt.

«Tiens, prends ceci. Ma mère aimait ce bijou. Elle me l'a remis avant de mourir en assurant qu'il me donnerait le bonheur. Quoiqu'il n'ait pas tenu sa promesse je ne l'ai jamais quitté».

Puis il ajouta : «Pourquoi es-tu si exigeant envers moi?» Et Fynim répondit : «Pouron que cet anneau puisse tenir la promesse».

Le soleil descendait vers l'horizon et le ciel devenait d'or vert. Alors le Maître frappa dans ses mains et un cortège d'esclaves parut. Chacun portait un plateau chargé des plus succulentes nourritures et des plus beaux fruits ou des vases d'argent contenant des vins rares.

«Mange et bois, Fynim. Mon désir est que la vue de ton appétit me

rende le mien. Voici des cygnes et des paons emplis d'alouettes, des pâtés de tortues, des porcelets rôtis, des confitures de rose-thé. Boiras-tu des vins d'Afrique ou du Caucase ? Je voudrais la joie de ta surprise gloutonne».

Fynim éclata de rire : «Tu n'auras pas ce spectacle, cher Seigneur, car si j'avais chaque jour semblable repas, mon estomac y renoncerait plus tôt encore que le tien ne l'a fait. Je t'en prie, fais remporter tout cela et que ta bonté m'accorde le pain, le simple fromage et le lait auxquels je trouve, quand le ciel me les accorde, un goût de festin».

Aziz-Kédroum-Khan, surpris mais indulgent, accepta ce menu et pris un plaisir ingénu à partager le pain trempé dans du lait. Car la lassitude des richesses ne laisse place qu'au repos de la frugalité.

Durant ce temps, un groupe de musiciens s'était installé au fond de la terrasse et, lorsque les instruments accordés préludèrent, douze danseuses apparurent et vinrent s'agenouiller devant le seigneur. Puis, sur un signe, elles commencèrent à danser.

«Prends-tu plaisir à ce spectacle, mon cher Fynim ? Chacun de leur geste est un chef-d'œuvre de grâce, il a fallu dix années pour former ces artistes et pourtant aucune n'a plus de seize ans. Elles sont belles et pures, n'est-ce pas ? Celle qui les guide est la célèbre Sââda que je fis enlever par mes guerriers dans les harems de Smyrne. Elle était reine et son amour pour moi en fit mon esclave. Cela m'a lassé d'elle. Ces danseuses viennent chaque jour mendier vainement mon désir. Mais mon désir ce soir est qu'elles satisfassent le tien. Souhaites-tu qu'elles fassent tomber leurs voiles, un à un ? Quand elles seront nues, tu me désigneras celle ou celles dont le corps te plait et, sur mon ordre, elles viendront s'étendre auprès de toi. Leur science amoureuse n'est pas inférieure à ce que leur danse promet. Peut-être la vue de ta volupté éveillera-t'elle la mienne...».

«Mon Seigneur, je vais encore te décevoir. J'aime l'harmonie de ces danses, mais je ne souhaite pas faire tomber les voiles qui recouvrent ces corps plus beaux d'être devinés. Et, même si mon désir s'éveillait, ces femmes ne sauraient me donner que caresses et jeux de jolis animaux, après quoi je serai aussi las et triste que tu l'es toi-même. Es-tu surpris de ne pas avoir le bonheur, o Maître ? C'est que tu le confonds avec le plaisir».

«Quoi ? Tu dédaignes les plus jolies fleurs de mes jardins ? Es-tu un ascète, Fynim ? Tu me surprends et tu m'intrigues. Mais peut-être n'aimes-tu pas l'amour des femmes ! Arrêtez ces danses, et que l'on m'envoie mes plus beaux esclaves!».

Malgré la protestation de Fynim, les danseuses s'enfuirent et aussitôt six garçons vinrent les remplacer. Ils s'agenouillèrent devant la couche au pied de laquelle Fynim était assis. Ils étaient tous jeunes et très beaux, et très différents les uns des autres. Depuis l'éphèbe jusqu'à l'athlète, du germain aux poils d'or jusqu'à l'éthiopien aux muscles d'ébène, ils représentaient six formes de beauté parfaite. Ensemble, ils arrachèrent leur pagne et s'offrirent nus au choix du désir.

«Seras-tu toujours insensible, Fynim, mon ami ? Quel plaisir te tentera ? Puisque tu as dédaigné la douce chair des femmes, aimeras-tu posséder l'adolescent ou préféreras-tu l'étreinte du mâle ? Tous ces plai-

sirs, je les ai connus et en suis lassé. Mais je ne songe qu'à ta joie. Donne-moi le bonheur de te donner la joie. C'est le seul que j'ignore encore».

«Cher Seigneur, tu n'y arriverais pas ainsi. Ces trop beaux corps me rendent triste, je te l'avoue. Je n'y suis pas insensible, certes, mais encore une fois, que m'offres-tu ? Le plaisir, et je n'en ai que faire. Il n'est rien qui ne lasse plus vite et ne laisse plus triste, tu en as fait l'expérience. Je suis plus exigeant que tu ne le fus. Comprends, doux Seigneur, que la gentille rencontre d'un inconnu sur la route, le désir réciproque et l'amitié partagée ont plus de valeur que la soumission de ces trop beaux corps, car il peut en naître de l'amour. Devant toi, hélas ! le désir des femmes et des hommes est toujours prêt à répondre au tien, mais la crainte de te déplaire l'inspire plus que l'amour de te plaire. C'est un désir stérile car, sitôt satisfait, il n'en reste rien, pas même l'intimité charmante du moment qui le suit. Seigneur, je t'ai prévenu qu'il ne serait pas facile de me comprendre».

Aziz-Kédroum-Khan renvoya d'un geste les six esclaves et les porteurs de palmes dont la présence l'irritait. Les musiciens s'étaient déjà retirés. Il resta seul avec Fynim dans le crépuscule.

«Je suis triste, Fynim. J'ai voulu te donner ce que je possédais, et je n'ai pas réussi. Toutes mes richesses et tous les plaisirs dont je suis réputé auraient peut-être retrouvé un attrait à mes yeux si j'avais pu les partager avec toi. Mais tu les as dédaignés, toi le vagabond des chemins. Tu m'as fait mesurer ma pauvreté et tu m'as dépouillé du seul trésor qui me restait, la joie de donner».

«O Maître chéri, ne parle pas ainsi ! Ce regret est faux et ce reproche injustifié. Je t'ai fait mesurer la pauvreté de ce que tu croyais des richesses et qui te cachait ta vraie richesse. Car tu ne m'as offert que des parures. Pourtant, ne reconnaissais-tu pas toi-même, tout à l'heure, combien la nudité est belle et que les trop somptueux tissus te pèsent. Tu possèdes la richesse, mon cher Seigneur, elle est en toi et tu l'as toujours ignorée. C'est elle que je désire et en me la donnant, tu trouveras la joie».

«Que veux-tu dire, ami ? Je ne te comprends pas encore, mais j'éprouve une délicieuse angoisse de comprendre».

«Voilà le secret que je n'osais te révéler : c'est que donner n'est rien si l'on ne se donne pas».

«Se donner ? Oui, je te comprends. Mais comment ? O Fynim, comment me donner à toi ?».

«Aimes-moi, mon cher Seigneur ! Je te fais ce don immense de te réclamer ton amour. Ouvres les yeux, laisses-toi pénétrer par l'angoisse et la joie d'aimer, dépouilles-toi de toi, livres-toi, nu, faible, émerveillé comme un enfant . . . Ouvres ta poitrine, donnes-moi ton cœur, aimes-moi, aimes-moi . . .».

Le ciel est violet, cloué de saphirs. Sur les terrasses, les roses abandonnées s'effeuillent. La grille entrelacée de guirlandes d'or gît dans l'herbe, rompue, ne protégeant plus le domaine déserté des trompeuses richesses. Sur la route d'Ispahan, dans la nuit, deux vagabonds marchent la main dans la main. Des diamants scintillent dans leurs yeux, des perles brillent dans leur sourire et la joie les entoure d'une aurore radieuse.